

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Travail préparatoire : Dominique Richert

Dominique Richert, *Cahiers d'un survivant. Un soldat dans l'Europe en guerre. 1914-1918*, Strasbourg, La Nuée Bleue/DNA, 1994 [1ère éd. en 1989, éd. Knesebeck & Schuler, Munich]

Questions

1) Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

A quelle arme appartient-il ?

Précisez éventuellement son grade :

Le témoignage

Nature du témoignage :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

2) Quelles sont les souffrances de la vie au front ?

3) Qu'est-ce qu'un bon et un mauvais officier selon Dominique Richert ?

4) Comment Richert échappe-t-il (ou tente-t-il d'échapper) à la violence du front ?

Extraits

30 juillet 1914 : la guerre est apparemment inévitable : « nous étions abasourdis et incapables de la moindre parole. [...] Soudain, l'un d'entre nous entonna le *Deutschland über alles*, presque tous le suivirent et bientôt ce chant résonna dans la nuit, repris par des centaines de poitrines. Je n'avais pour ma part aucune envie de chanter, parce que je pensais qu'une guerre offre toutes les chances de se faire tuer. C'était une perspective extrêmement désagréable. De même, je m'inquiétais en pensant aux miens et à mon village, qui se trouve tout contre la frontière et risquait donc une destruction. » Le 1er août, sa famille vient le voir à la caserne : « ce fut une séparation pénible, puisque nous ne

savions pas si l'on se reverrait un jour. Nous pleurions tous les trois. En s'en allant, mon père me recommanda d'être toujours très prudent et de ne jamais me porter volontaire pour quoi que ce soit. Cet avertissement était superflu, car mon amour de la patrie n'était pas considérable, et l'idée de « mourir en héros », comme on dit, me faisait frémir d'horreur. »

9-12 août 1914, bataille de Mulhouse : « Dans les vignes, on trouva un jeune Français [blessé] sans connaissance. [...] Un Badois de Mannheim voulait l'abattre ; avec mon camarade Ketterer de Mulhouse nous avons réussi à grand-peine à empêcher ce monstre de passer à l'acte. »

19-20 août 1914, bataille de Sarrebourg : les soldats doivent attaquer un village. « Un tir d'infanterie crépitant nous fut opposé ! Plus d'un pauvre soldat tomba dans l'herbe tendre. Il était impossible d'aller plus avant. Nous nous sommes tous jetés par terre, essayant de nous enterrer à l'aide de nos pelles et de nos mains. On était étendus là, blottis contre le sol, tremblants de peur, attendant la mort d'un instant à l'autre. » Peu après, il est frappé par la vision horrible des morts et des blessés, français et allemands. « Puis, on nous lut un ordre du jour : hier, sur une longueur de cent kilomètres, de Metz au Donon, les Français ont été attaqués, et malgré une vaillante résistance, ils ont dû battre en retraite. [Suit la liste des pertes, des canons pris à l'ennemi, etc.] Nos soldats méritent les plus vives félicitations pour leur courage, leur héroïsme et la fervente gratitude de la patrie leur et acquise, etc.

Courage, héroïsme ? Je doutais de leur existence car, dans le feu de l'action, je n'avais vu, inscrits sur chaque visage, que la peur, l'angoisse et le désespoir. [...] ce sont la discipline et la contrainte qui pousse le soldat en avant, vers la mort. »

21 août 1914, combat de Lorquin : les Français attaquent et sont repoussés ; s'ensuit une contre-attaque allemande : « Un sifflement se fit soudain entendre de l'arrière, boum ! Une grosse mine explosa au-dessus de nous. D'autres suivirent. Plusieurs hommes s'effondrèrent, foudroyés. [...] c'était notre propre artillerie qui nous tirait dessus, et c'était particulièrement révoltant. Le lieutenant Vogel criait : En avant ! Comme quelques soldats tergiversaient, il en abattit quatre sans hésiter ; deux furent tués, deux blessés. »

26 août 1914, combats dans la forêt de Thiaville. Richert rapporte l'ordre donné par le général de brigade Stenger et lu à tous les hommes : « Aujourd'hui on ne fait pas de prisonniers. Les blessés et les prisonniers doivent être abattus. » La plupart des soldats restèrent abasourdis et sans voix, d'autres au contraire se sont réjouis de cet ordre ignoble contraire aux lois de la guerre. » Lui-même soigne un blessé et conseille, par gestes, à quelques autres Français de faire « semblant d'être morts ».

22 octobre 1914, attaque de Violaines (Nord de la France, face aux Anglais) : « l'ordre fut donné d'attaquer les positions anglaises. Une entreprise insensée ! Les officiers nous firent sortir de la tranchée revolver au poing. Dès qu'ils nous aperçurent, les Anglais commencèrent à nous tirer dessus, avec toute l'intensité possible. Beaucoup d'entre nous tombèrent et le reste fit demi-tour pour rejoindre la tranchée en courant. Les blessés graves restèrent au sol ; certains poussèrent des râles et des plaintes jusqu'au soir, jusqu'à ce qu'ils meurent eux aussi. » D'autres attaques sont tentées, infructueuses. « On resta environ quinze jours dans ces tranchées sans être relevés. Comme il pleuvait souvent, elles furent remplies de boue et de saleté, à tel point que l'on restait souvent collé au sol. Nulle part un petit endroit sec, où l'on aurait pu s'allonger ou s'asseoir ! Quant à nos pieds, on n'arrivait jamais à les réchauffer. Beaucoup de soldats souffraient de rhumes, de toux, d'enrouement. Les nuits étaient interminables. Bref, c'était une vie désespérante. »

Richert passe alors sur le front oriental.

avril 1915, dans les Carpathes : après plusieurs tentatives de prendre des positions tenues par les

Russes, le moral des combattants allemands est au plus bas : problèmes de ravitaillement, froid, brimades, poussent les combattants à l'extrême : « on frôlait le désespoir, sans autre espérance que la mort, une blessure, des membres gelés ou la captivité. [...] Parfois les Russes se mettaient à tirer plusieurs salves depuis les hauteurs. Alors la plupart d'entre nous levaient les mains au-dessus de la neige, dans l'espoir de se faire blesser pour être renvoyés à l'arrière, à l'hôpital. » A la suite d'un accrochage avec un officier à propos de saindoux que ce dernier ne voulait pas partager avec ses hommes, Richert prend la résolution de se blesser lui-même, « pour sortir de cet enfer. Je me ficelai une planchette devant la main. Cette planchette devait servir à retenir les débris et les poussières de poudre, pour que le médecin, en me pansant, ne se rende pas compte que le coup avait été tiré tout près. [...] je posai mon pouce sur la droit sur la détente, serrai les dents et... ne tirai pourtant pas, le courage me manquant au dernier moment. »

Il souligne aussi les souffrances auxquelles il a dû faire face : « on souffrit tous beaucoup des poux, sans savoir d'où ils avaient bien pu venir. Comme le froid nous empêchait de nous déshabiller, ces poux pouvaient se nicher et se nourrir dans nos vêtements sans se gêner. »

en juin 1915 : passage du Dniestr, sur le front oriental : on leur demande de franchir un fleuve. Mais sur l'autre rive, les Russes sont solidement retranchés. « Il me parut impossible de traverser le fleuve sans de terribles pertes. Et comme je n'avais nulle envie de mourir noyé ou de « périr en héros », je pris la décision de m'esquiver d'une manière ou d'une autre. » Il quitte alors la compagnie et attend que les choses se passent. Le mois suivant, Richert fait semblant de s'égarter pendant quelques jours pour échapper au combat.

En juillet 1915, le régiment est envoyé vers la Pologne russe. Les combattants sont alors obligés de subir l'exercice : « On dut former les rangs et marcher au pas de parade devant quelques généraux autrichiens. Il ne manquait plus que ça ! Avec nos vieux os fatigués ! [...] Quand je vis les faces de ces deux barriques bedonnantes, couvertes de décorations, qui regardaient d'un air glacial notre défilé, je fus pris d'une telle rage qu'il me fut impossible de marcher au pas de l'oie. [...] Au lieu de pleinement se reposer, on dut s'exercer à un tas de bêtises : apprendre à se présenter, pas de l'oie, bref, la même rengaine que dans une cour de caserne. »

En novembre 1915, Richert entend qu'on demande vingt hommes pour aller apprendre à utiliser une mitrailleuse : « Je fus l'un des premiers à bondir en avant, car je pensais que, quoi qu'il arrive, cela valait mieux que d'aller au front. Les mitrailleurs n'avaient en effet jamais à participer aux attaques à la baïonnette ; cela valait son prix. »

Revenu sur le front occidental, en mai 1918, il reçoit une mission très périlleuse qui risque de mettre en danger, lui et ses hommes : ils doivent parcourir une longue distance à découvert, jusqu'aux premières lignes, tirer 1500 coups de mitrailleuses sur les lignes anglaises, et rentrer. Sentant ses hommes terrorisés de l'absurdité de cet ordre, Richert rassure ses hommes en chuchotant. Puis, ostensiblement – pour que le lieutenant entende bien – il leur ordonne de se préparer. « On grimpa hors du trou pour gagner tout simplement le trou voisin situé à quatre mètres. [...] On sortit alors les mille cinq cent balles de leurs étuis pour les jeter dans un trou d'obus que l'on referma. Puis je noircis avec une bougie la bouche du canon de la mitrailleuse, si bien qu'il semblait avoir tiré. » Ils attendent trois heures et reviennent dans la tranchée « en haletant, comme si on avait couru jusqu'à en être demi-mort ». La mission a été accomplie aux yeux du lieutenant, rassuré de les voir tous revenir. « Le pauvre, s'il avait su ! Mes hommes m'avaient toujours été fidèlement dévoués, mais j'eus encore plus la côte à partir de ce moment. »

« J'avais lu un jour que nos soldats mouraient pour la patrie le sourire aux lèvres. Quel mensonge impudent ! A qui viendrait l'envie de sourire face à une mort si atroce ? Tous ceux qui inventent ou écrivent des choses pareilles, il faudrait tout simplement les envoyer en première ligne. Là ils verraiient vite quelles balivernes ils ont lancées en pâture au public. »

En juillet 1918, sur le front lorrain, il rencontre un jeune adjudant, frappé par sa désinvolture et le peu de cas que Richert semble faire de la discipline. Il note : « il me semble qu'il y a peu de discipline ici. » Richert lui répond simplement : « Ce n'est pas nécessaire. A la compagnie, on a entre nous des relations aussi amicales que possible, à quelques exceptions près. A mon avis, il n'est pas nécessaire de faire sentir aux subordonnés sa supériorité. [...] dans certaines circonstances, votre vie peut en dépendre ! [...] Admettons qu'un jour, au cours d'un affrontement, explique Richert à son supérieur, vous soyez gravement blessé et que vous restiez au sol. Si vous êtes aimé, vos subordonnés ne vous abandonneront certainement pas sur place. Mais si vous êtes détesté, personne ne prendra le risque de vous sauver, et finalement vous aurez une mort misérable »

Lorsqu'il se décide à déserter, en juillet 1918, il tente le coup avec deux autres Alsaciens qui savent parler français. Arrive l'heure de se soustraire au regard de ses supérieurs et de ses hommes : « J'étais triste de quitter ainsi mes hommes et tous mes camarades sans pouvoir leur faire mes adieux », note-t-il. Mais s'ils sont rattrapés, les risques sont clairs, il risque d'être fusillé. Mais il parvient à gagner les lignes françaises et, fait prisonnier, est amené en arrière des lignes, de plus en plus loin du danger : « Il m'est impossible de décrire combien j'étais heureux d'être sain et sauf et d'avoir derrière moi la chienne de vie du front et de la faim. Un tel bonheur, un tel sentiment de félicité intérieure, je ne les ressentirai jamais plus. » Ils sont plusieurs fois interrogés sur l'état d'esprit des Allemands et leurs positions. Mais Richert ne les donne pas : « J'avais déserté pour sauver ma vie et pas pour trahir mes anciens camarades ». Il apprend d'un autre soldat qui avait déserté qu' « un ordre de la division avait été lu selon lequel Richert, Beck et Plaff [ses deux camarades] étaient condamnés à mort pour désertion. [...] Mais un vieux proverbe dit bien qu'on ne pend pas un coupable avant de l'avoir attrapé. Pour un condamné à mort, je passais du bon temps ! Cependant j'enrageais à l'idée que quelques officiers bien payés et qui, peut-être, n'avaient jamais été au feu, avaient pouvoir de vie et de mort sur de pauvres soldats qui avaient supportés quatre ans de misères et voulaient simplement sauver leur pauvre peau. En fait, est-ce que ces individus qui lançaient des attaques meurtrières et qui avaient des quantités de morts sur la conscience n'auraient pas mérité mille morts ? »

Employé comme prisonnier à travailler à l'arrière, il apprend la nouvelle de l'armistice : « On se dit : « C'est la paix ! » Les larmes nous vinrent aux yeux. [...] Nous étions tous heureux que les Français aient gagné la guerre, parce que, si ça avait été les Allemands, l'Alsace serait restée allemande et nous, en tant que déserteurs, n'aurions plus jamais pu rentrer à la maison. »

En janvier 1919, il revient dans son village, quitté cinq ans et demi plus tôt : « Les larmes me montèrent aux yeux. Je me mis alors à courir à toute allure pour arriver à la maison. [...] J'étais fou de joie de revoir ma mère. On se serra fort dans les bras l'un de l'autre, au bord des larmes, sans pouvoir dire un mot. »